

Communications

Luca Bernardini

Mironczewski et le « Pamiętnik powstania warszawskiego » en Italie: quelques (autres) observations

La précédente fois que j'étais à Paris pour parler de Miron Białoszewski, c'était il y a presque vingt ans, à l'occasion du Colloque International Miron Białoszewski (1922-1983) qui s'est tenu à l'Université Paris IV, Sorbonne en Mars 2002 (14-15 / 03/ 2002), organisé par Hanna Konicka. À l'époque, je soulignais que la figure et l'œuvre de Miron Białoszewski en Italie étaient pratiquement inconnues, malgré la relative popularité d'auteurs comme Czesław Miłosz, Tadeusz Różewicz, Wisława Szymborska, Adam Zagajewski¹. En effet, en 2001, seuls trent-huit poèmes de Miron Białoszewski avaient été traduits, en anthologies ou en revues, dont plus de la moitié par moi même. Depuis lors, la situation, en ce qui concerne la production poétique de Białoszewski, n'a pas connu de changements significatifs, puisque quatre autres compositions ont été traduites et publiées par Krystyna Jaworska en 2007 (dont une avait déjà été traduite par moi)², cinq autres titres par Paolo Statuti en 2012 (dont deux avaient déjà été traduits par moi même)³ et «quelques poèmes» sont parus dans la traduction italienne de Lorenzo Pompeo sur le site Imperfettaellisse, malheureusement plus accessible.

En 2002, je soulignais que l'absence de traduction du *Pamiętnik z powstania warszawskiego* contribuait également au manque de réception de l'œuvre de Białoszewski en Italie. Je ne savais cependant

¹ À cet sujet voir L. Bernardini, *All'ovest di Mironczewski. Alcune considerazioni sulla ricezione italiana dell'opera di Miron Białoszewski*, *Comparatistica*, a. XIV, 2005, pp. 7-32.

² Il s'agit de *Szare eminencje zachwyty, O obrotach rzeczy, Do NN****, „Ach, gdyby, gdyby nawet piec zabrali...” *Moja wyczerpana oda do radości*, dans l'essai *L'incantesimo della meraviglia*. K. Jaworska, *L'incantesimo della meraviglia* dans: *Slavica et alia. Per Anton Maria Raffo*, sous la rédaction de A. Ceccherelli, C. Diddi, D. Gheno, La Giuntina, Firenze 2007, pp. 296-299.

³ Il s'agit de *Autoritratto sentito, Bussato con un dito, Studio della chiave, Ragionamento dell'io sono* et *È fatta*, dans le blog *Un'anima e tre ali - il blog di Paolo Statuti*, <https://musashop.wordpress.com/tag/miron-bialoszewski/> [26/11/2021]

pas qu'une première tentative pour assurer la diffusion d'une traduction italienne avait déjà été faite quelques années plus tôt par mon ami Luigi Marinelli, alors chercheur à l'Université de Rome Tor Vergata. Marinelli avait en effet intéressé à la question la petite mais courageuse maison d'édition Voland, où sa version de *Mikołaja Doświadczynskiego przypadku* d'Ignacy Krasicki serait publiée en 1997. Marinelli avait en effet contacté Leszek Soliński en février 1995, par l'intermédiaire du PIW, dans le but d'acquérir les droits de traduction. Des malentendus entre la maison d'édition Voland et Leszek Soliński – notamment concernant les modalités de paiement des royalties – auraient pourtant mis un terme au projet. Une autre tentative de traduction du *Pamiętnik* a été réalisée – indépendamment de cette initiative éditoriale de Marinelli – par Barbara Adamska. Les seules données certaines dont nous disposons sont que Mme Verdiani a commencé à traduire le *Pamiętnik* le 9 septembre (mais on ne sait pas en quelle année: peut être 1995 ou 1996) et a cessé de le faire, «assez découragée», l'8 novembre, précisément à la page 67. La question est d'un intérêt considérable puisque Barbara Adamska fait partie des personnages de *Pamiętnik* qui suscitent le plus de curiosité et d'empathie chez le lecteur, ne serait-ce que parce qu'on la voit comme une fillette de deux ans dans le chaos de la guerre. Elle apparaît probablement dans le récit même lorsqu'elle n'est pas directement citée: au cours d'une conversation privée, elle m'a révélé que le pot de chambre dont les femmes se disputaient dans l'abri sous Rybaki 14/16 était le sien, et que l'affaire n'était pas anodine, car la petite Basia voulait faire ses besoins exclusivement dans cet artefact, et que sans pouvoir l'emporter avec eux, les parents n'auraient pas pu se déplacer dans la ville assiégée. La petite Basia, après avoir quitté le refuge de Stare Miasto, serait frappée au visage par un Allemand avec un pot de chaux, de sorte qu'elle passerait les semaines suivantes avec son visage tout enflé. En revanche, il aurait été un «bon Allemand» de faire sortir sa mère, tenant la fille dans ses bras, des rangs des otages pris par les Allemands lors d'une rafle, et de leur permettre de s'échapper. Le père - l'ingénieur Adamski - que l'on voit pour la dernière fois le 25 ou 26 août sur l'escarpement de la Vistule lors de la fuite du refuge de Rybaki, «les jambes de pantalons relevées, sautillant sur les

gravats, les décombres, le restes d'immeubles» n'est pas perdu seulement dans la mémoire de Miron Białoszewski, mais aussi dans la vie de Róża et Barbara Adamska⁴. Le «M. Ad.» en fait, il réussira plus tard à quitter le Stare Miasto par les égouts, mais une fois pris par les Allemands, il sera déporté à Dachau et après sa libération il ne retournera jamais dans sa famille. On peut signaler aussi comment Luigi Marinelli, alors que le projet éditorial de Voland paraissait encore possible, avait proposé à Barbara Adamska d'insérer sa version en annexe philologique ou en «camée» littéraire («le témoignage d'un témoin») à l'intérieur de l'édition qu'il avait l'intention d'éditer, tout-a-fait pour montrer les différentes possibilités de traduction d'un texte aussi difficile.

Vers 2004 ou 2005, j'ai demandé à l'éditeur slave de la maison d'édition Adelphi, donc dans les années suivantes j'aurais édité l'édition italienne de la prose de Wisława Szymborska et Adam Zagajewski, si Adelphi pouvait être intéressé par la publication en italien du *Pamiętnik*, dont j'avais traduit quelques fragments. Anna Raffetto s'y est tout de suite beaucoup intéressée, mais malheureusement les méthodes de travail au sein de la maison d'édition l'ont empêchée de prendre une décision immédiate. Il était en effet d'usage pour le chef, Roberto Calasso, de suivre personnellement chaque nouvelle proposition de publication, en lisant le texte dans une langue véhiculaire ou en le faisant lire par une personne de confiance. Je m'empressai donc de livrer ma copie de la traduction française d'Eric Veaux à la siège du rue San Giovanni sul Muro dans l'espoir que cela accélérerait les temps, mais le jugement du lecteur mandaté par Calasso fut négatif. En 2014, je suis retourné au bureau de la maison d'édition Adelphi, dans l'espoir que – si la lecture de la traduction française de *Pamiętnik* n'avait pas apporté les résultats escomptés – peut-être celle de l'édition américaine traduite par Madeline Levine aurait pu avoir plus de succès, ne serait-ce que parce que le lecteur interne d'Adelphi aurait été différent. Le stratagème fonctionna: après dix ans dans la maison d'édition, personne ne se souvenait plus

⁴ M. Białoszewski, *Mémoire de l'insurrection de Varsovie*, traduit du polonais par Erik Veaux, Calman-Lévy, Paris 2002, p. 119. „Spodnie zawinięte. Potem po tej trawie. Z cegłami. Z tynkiem”, M. Białoszewski, *Pamiętnik z powstania warszawskiego*, PIW, Warszawa 2014, p. 100.

de l'opinion négative exprimée précédemment et la nouvelle opinion était positive. Je pouvais commencer à travailler sur le texte. Et c'est ce que j'ai fait pendant les trois années suivantes, en raison des bien connues difficultés stylistiques et linguistiques du *Pamiętnik*: ici, je dois exprimer officiellement ma gratitude à Henk Proeme – titulaire des droits sur les œuvres de Białoszewski – pour n'avoir jamais voulu profiter du fait que l'option sur les droits était expirée – et déjà plus d'un an et demi – quand j'ai livré la traduction à la maison d'édition, début 2018.

En octobre 2019 la révélation que le prix Nobel de littérature en 2018 était allé à Olga Tokarczuk, avait éveillé un vif intérêt pour les écrivains polonais, et probablement quelqu'un à Adelphi s'est souvenu de la traduction du *Pamiętnik*, qui pendant l'été 2020 a enfin été confiée à un éditeur interne. Et ici a commencé la deuxième partie des vicissitudes éditoriales du texte. Bien que j'aie à plusieurs reprises averti le rédacteur en chef d'Adelphi des particularités stylistiques, syntaxiques et lexicales du texte original, et du fait que j'avais essayé de les préserver autant que possible dans ma traduction, le 15 septembre 2020, il m'a écrit que ma traduction présentait des problèmes de «plausibilité linguistique et stylistique», comme en atteste l'avis d'«experts» pas mieux spécifiés. Ma question de savoir si ces experts connaissaient le texte original n'a pas été répondue, et j'ai donc prié Henk Proeme d'expliquer aux éditeurs d'Adelphi la véritable nature littéraire du *Pamiętnik*. Le bon sens a fini par prévaloir, et la tâche de la vérification de l'exactitude de la traduction a été confiée à un poloniste de renommée académique évidente, qui ne pouvait qu'attester de sa substantielle fidélité à l'original. La boucle était bouclée: le *Pamiętnik* avait été proposé pour la première fois pour une traduction italienne par un florentin, Luigi Marinelli, il avait été partiellement traduit par une florentine d'acquisition, Barbara Adamska Verdiani, par la suite la traduction avait été complétée par un florentin et révisé par un autre florentin. L'industrie de l'édition aurait cependant opposé la dernière et la plus redoutable résistance. Conduite au nom de ce que Lawrence Venuti dans *The Translator's Invisibility* a défini la «fluidité» du texte rendu dans la langue cible à obtenir grâce

à la «transparence» du traducteur⁵. Les observations que Venuti a faites sur les politiques d'édition américaines en 1994 peuvent être appliquées en toute sécurité à l'édition «grand public» («mainstream») d'une langue avec la prétention d'être culturellement hégémonique comme la langue italienne. Fondamentalement, pour être acceptée par un éditeur, la traduction d'un texte littéraire étranger en italien doit être jugée «fluide», c'est-à-dire glissant, intelligible, apprivoisée. Mais quel sens pouvait avoir l'intention de rendre glissant et intelligible un texte qui, dans la langue source, ne voulait pas l'être? Déjà en 1970, l'éditeur Janusz Wilhelmi dans l'introduction de la première édition du *Pamiętnik* écrivait que les premières pages ont quelque chose d'irritant en elles, en raison de la syntaxe qui opère à travers des propositions implicites, des phrases artificiellement brisées, astucieusement incomplètes, artificiellement forcées dans leur prétendue familière⁶. Wilhelmi craignait aussi que le lecteur ne trouve l'infantilisation désagréable, puisque le protagoniste des *Mémoires* est infantile, tout comme ses observations, son patrimoine de connaissances, son horizon visuel, ses modalités cognitives sont infantiles. Dans un essai célèbre, Stanisław Barańczak a mis en évidence trois registres linguistiques distincts au sein du *Pamiętnik*: tout d'abord le recours à la langue infantile dans sa discordance avec la langue adulte. En outre, Barańczak a noté l'utilisation d'une langue parlée par opposition à l'écrit et d'une langue courante et commune, antithétique à celle culturellement «élevée»⁷. Or, un traducteur averti ne peut ignorer ces points de départ. Białoszewski reproduit le processus de destruction de Varsovie à travers la langue et dans la langue: «Les restes d'une salle. Toujours là. La façade de Benon. Là-haut. Poutres. Décombres. Gravats. Plâtres. Crépis. Lattes. Esquilles.

⁵ Selon Venuti “[a] translated text, whether prose or poetry, fiction or non fiction, is judged acceptable by most publishers, reviewers and readers when it reads fluently, when the absence of any linguistic or stylistic particularities makes it seem transparent”. L. Venuti, *The Translator's Invisibility: a history of translation*, Routledge, Londn and New York 1995, p. 1.

⁶ J. Wilhelmi, *Wstęp*, dans M. Białoszewski, *Pamiętnik z powstania warszawskiego*, PIW, Warszawa, 1970, p. 5.

⁷ Zbigniew Barańczak, *Język poetycki Mirona Białoszewskiego*, Ossolineum, Wrocław 1974.

Briques. Mouloures. De tout. De rien»⁸. Les architectures perdent leur syntaxe en se réduisant aux éléments primitifs: briques, pierres, chaux, lattes. La structure de la langue est également réduite à des phrases nominales. On pense au premier Wittgenstein, pour qui le monde est fait de «faits atomiques», c'est-à-dire d'objets simples, tout comme le langage est fait de propositions élémentaires constitués de noms. Le problème pour Białoszewski est précisément l'inexistence d'un langage capable de communiquer le sens d'une expérience, la destruction de toute une ville vue de l'intérieur, sans précédent dans l'histoire récente de l'humanité. Au début, Ludwig Wittgenstein était arrivé à la conclusion que «ce dont on ne peut pas parler doit être gardé sous silence»⁹; en tant qu'écrivain, en revanche, Białoszewski avait opté pour le «bavardage», cette «gadanina» qui seule pouvait garantir que l'écriture ne «mangeait pas la parole». D'autre part, il n'aurait pas été possible de raconter les expériences de l'insurrection «rationnellement» puisque l'énormité de l'expérience excluait tout ordre rationnel. Le seul mode «naturel» était un enregistrement ou une annotation fidèle au récit parlé. S'agissant de l'écrit, il était donc inévitable de choisir une langue quotidienne, courante (un discours de la ville, varsoivienne), qui pouvait véhiculer une expérience collective et était capable d'éliminer la distance temporelle entre le moment de la narration et celui de l'expérience des événements, transférant son excitation dans la syntaxe du discours «d'aujourd'hui». Et comme cette expérience était inédite, il a fallu inventer les mots capables de la transmettre: d'où le recours obsessionnel à des néologismes, souvent de nature onomatopéique, engendrés par une mémoire nostalgique qui agit à travers tous les sens: la vue, l'ouïe mais aussi le toucher, le goût et l'odorat. Utiliser un langage connu, normatif, institutionnalisé, rationnel pour raconter une violence sans précédent dans l'histoire humaine aurait signifié normaliser, institutionnaliser,

⁸ M. Białoszewski, *Mémoire de l'insurrection de Varsovie*, traduit du polonais par Erik Veaux, Calman-Lévy, Paris 2002, p. 119. „Resztki sali. Chyba jeszcze były. Front Benona. Od góry. Dechy. Kupa gruzu. Gruziku. Wapna. Tynku. Trzciny. Drzazg. Cegieł. Gzysów. W ogóle. Co tylko”. M. Białoszewski, *Pamiętnik z powstania warszawskiego*, PIW, Warszawa 2014, p. 102.

⁹ Ludwig Wittgenstein, *Tractatus logicus-philosophicus*, 1921.

rationaliser cette violence: en fait, la rendre acceptable. L'inacceptabilité morale de la destruction d'une ville et de ses habitants ne pouvait se transmettre que par l'inacceptabilité communicative du langage utilisé. Rendre la violence compréhensible par le langage revient à tenter de la rationaliser et donc de la rendre éthiquement acceptable. Si pour Roland Barthes et Julia Kristeva tout énoncé achevé risque d'être idéologique¹⁰, on peut dire sans se tromper que toute organisation du discours par la syntaxe cache une direction idéologique occulte visant à justifier la violence. Białoszewski semble avoir dans une certaine mesure tenu compte des avertissements que George Orwell avait dispensés dans l'immédiat après-guerre. Dans un article de 1946, Orwell dénonce les dangers cachés dans une prose faite de moins en moins de mots choisis avec soin et de plus en plus de phrases préconçues¹¹. L'auteur de *1984* était porteur d'une forme de communication a-verbale. Chez Białoszewski, il y a cette conviction qu'il est possible de substituer des objets à leurs formulations verbales, transformant le mot en un objet qui peut être brisé, déconstruit et recomposé. La réduction du matériel verbal à son minimum fragilise l'effet idéologique du montage et dénonce l'arbitrairie de toute syntaxe. En substance, elle empêche le langage d'être porteur de violence. Le refus du montage est signe de respect pour la fragmentation du réel: c'est un hommage à la destruction d'une ville qui ne peut se reconstruire que par la mémoire. Il n'a donc pas été facile de convaincre l'éditeur italien que les «fakciki» dans la vision mémorielle de Miron Białoszewski ne sont pas des «petits faits», mais des «fatterelli» apparemment insignifiants, qu'une femme «popielata» ce n'est pas «couvert de cendres» mais «cendreux», que les «sprawy jedzeniowe, leżeniowe, ubranowie» ne sont pas les «diverses nécessités quotidiennes, la nourriture, le sommeil, les vêtements» mais «les tâches quotidiennes, les plus diverses, vous voulez celles comestibles, vous voulez celles du coucher, vous voulez celles des vêtements». Malheureusement, bien que j'aie pu expliquer à l'éditeur que l'équivalent du polonais «z rynny

¹⁰ R. Barthes, *Le plaisir du texte*, Éditions du Seuil, Paris, 1973, pp. 80-81.

¹¹ George Orwell, *As I please*, «The Tribune», 1st September 1944. <http://www.telelib.com/authors/O/OrwellGeorge/essay/tribune/AsIPlease19440901.html> [26/03/2021].

pod deszcz» en italien c'est «dalla padella alla brace» («de la poêle au grill», «tomber de Charybde en Scylla»), je n'ai pas pu la convaincre de l'absolue nécessité de conserver la forme adverbiale «rynnowo». «Tetengować» en italien a sa contrepartie dans le verbe familier «cosare», un verbe de sens indéterminé utilisé à la place du verbe qui ne vient pas à l'esprit ou ne veut pas se prononcer. C'est un verbe qui a à voir avec les mécanismes de la mémoire, le refoulement, les tabous, mais il semble inacceptable pour ceux qui croient qu'une traduction doit être «apprivoisée» à un niveau littéraire d'ailleurs pas mieux déterminé. Et encore, le verbe «ryczeć» chez Białoszewski n'est pas un dramatique «sangloter» mais un «gémissement» quotidien et enfantin. Et rien je ne pouvais faire dans le cas des néologismes «popiołochód» et «popiołopodryw», que j'ai proposé comme «cenersollevamento» et «ceneracompagnamento», normalisé à la place avec «levage et accompagnement des cendres». Cependant, certains aspects techniques de la traduction sont liés à des problèmes d'enregistrement: en ce qui concerne le nom donné au Nebelwerfer allemand dans le *Sródmieście*, ma proposition de traduction du terme «krowa» était «vacca», mais l'éditeur aurait préféré «mucca». Désormais, le terme «vacca» en italien a également une valeur péjorative, tandis que «mucca» est plus intime et bon enfant.

En conclusion. Ma traduction du *Pamiętnik* était en quelque sorte marquée par la volonté d'offrir au lecteur italien le texte de Białoszewski en le plaçant à la confluence de deux concepts: celui d'une «traduction étrangère» (“foreignizing”) développé par Lawrence Venuti et celui d'un projet de «texte de jouissance» de Roland Barthes. Venuti oppose à la domestication, cette à dire à la réduction ethnocentrique du texte étranger aux valeurs culturelles de la langue cible, l'étrangisation, une pression ethno-divergente exercée sur ces mêmes valeurs pour mettre en évidence la diversité culturelle – plus encore que linguistique – du texte étranger. Pour reprendre les mots de l'inventeur du terme «fidélité abusive», Philip Lewis, j'ai essayé de reproduire dans la traduction ces caractéristiques du texte «étranger» qui «abusent ou résistent aux valeurs

culturelles dominantes dans la langue source »¹². Roland Barthes, de son côté, dans *Le plaisir du texte* définit le texte de jouissance “celui qui met en état de perte, celui qui déconforte (peut-être jusqu’à un certain ennui), fait vaciller les assises historiques, culturelles, psychologiques, du lecteur, la consistance de ses goûts, ses valeurs et ses souvenirs, met en crise son rapport au langage»¹³. Barthes rappelle que le texte peut «se tirer» de la guerre des fictions, des sociolectes, éliminant tout méta-langage derrière ce qui se dit, détruisant jusqu’au bout, jusqu’à la contradiction, sa propre catégorie discursive, la référence sociolinguistique (son «genre») et s’attaquant enfin aux structures canoniques de sa propre langue: le lexique (avec des néologismes exubérants, des mots-tiroirs, des translittérations) et la syntaxe (plus de cellule logique, plus de phrase)¹⁴. Il me semble qu’il n’y a pas de texte qui corresponde mieux à cette formulation que le *Pamiętnik z powstania warszawskiego*. Je ne sais pas si ma traduction répondait réellement à ces prémisses méthodologiques, et je ne sais même pas si ça pouvait être bon – pour la fortune éditoriale de l’œuvre de Miron Białoszewski en Italie – si elle réussissait. Mais je reste convaincu que seule une «traduction étrangère» ou “aliénante” peut remettre en cause les formes de domination culturelle qui agissent dans la langue et la culture cibles et au même temps que peu d’autres textes dans le monde correspondent autant que le *Pamiętnik z powstania warszawskiego* à la définition de “texte de jouissance” inventé par Roland Barthes.

¹² Cité par L. Venuti, *The Translator’s Invisibility*, p. 24.

¹³ R. Barthes, *Le plaisir du texte*, pp. 25-26.

¹⁴ *Ibidem*, p. 51.